

SÉANCE PUBLIQUE DU 10 DÉCEMBRE 1938

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Albert Mockel, vice-directeur.

Réception de M^{me} Marie Gevers

Discours de M. Georges Marlow

Vous aviez cinq ans, Madame, quand, sur le chemin qui mène de votre maison natale à « la ferme du fond du jardin », vous fîtes rencontre de la Poésie.

Elle avait les beaux yeux « à la fois soumis et sauvages » de Madame Orpha, la grâce intrépide d'Antoinette, le rayonnement de Maître Aloysius et, dans ses mains pressées contre son cœur, elle tenait comme les enfants de votre village le jour des Rois, une baguette de coudrier au bout de laquelle scintillait une étoile.

On était à la fin Mars ; vous releviez de maladie et, pour la première fois depuis d'interminables semaines, vous refaisiez connaissance avec les arbres, le vent et le gazon de la pelouse ressuscitée.

Grisée par le printemps en marche et si heureuse de vivre que, sans y voir malice, vous vous seriez jetée au cou du terrible Guldentop lui-même, comment n'auriez-vous pas accueilli de votre plus beau sourire, la visiteuse inconnue qui, pour fêter votre convalescence, avait, semble-t-il, pris délibérément possession de *Missembourg* ?

Tout innocente que vous fussiez, si, grâce à une précoce sagesse puisée dans *Télémaque*, vous ne vous étonniez déjà plus de rien, grâce au *Magasin pittoresque*, où vous appreniez l'histoire, la botanique et l'astronomie, sans compter nombre de choses saugrenues mais profitables, vous gardiez au fond de vous, dans son immarcescible fraîcheur, l'amour de tout ce qui vit, chante et meurt sur la terre comme au ciel.

Dès votre premier jour d'ailleurs, vous aviez vécu en prédestinée. Plantée au cœur même de la nature dont, pour votre gloire et nos délices, vous deviez devenir un jour la plus lucide et la plus pathétique des confidentes, vous savouriez l'ivresse de ses métamorphoses et votre âme toute neuve, obéissant au rythme des saisons, abritait comme elles, tantôt la pluie, la neige et les nuages, tantôt, et plus souvent, des fleurs, des fruits et de mystérieuses clartés.

A vos yeux, l'inconnue assise à mi-route de votre demeure, près « d'un ruisseau qui vous plongeait dans une extase inexplicable », ne pouvait donc être qu'une nouvelle messagère du printemps, de ce printemps dont si souvent et avec quel persistant bonheur, vous célébriez plus tard les miracles innombrables et que ce jour-là, en vous appuyant « sur vos petites mains pâlies par le manque de soleil, vous alliez tendrement baiser aux lèvres de l'herbe. »

C'est pourquoi, bien que peu « témoignante » d'habitude, vous vous penchâtes sur l'épaule de celle en qui déjà vous pressentiez une amie, dans l'attente de ce qu'elle allait vous dire. Ce que furent ses paroles, nul ne le sut à ce moment-là et vous ne deviez, Madame, nous le divulguer que bien longtemps après, dans vos livres.

Par contre, de ce que vous lui répondîtes, il nous resta, jusqu'à la guerre, un témoignage irrécusable signé par vous et daté du jour même de ce mémorable entretien.

A peine saviez-vous écrire. Et cependant, c'est à un crayon et à un carnet, présents d'une mère secrètement avertie de votre destin, que sans hésiter vous eûtes recours.

Vous n'auriez, d'ailleurs, pu choisir meilleurs interprètes. Et cela, malgré votre jeune âge, vous le deviniez d'instinct, en poète-né.

Ah, Madame, quelle heure indicible vous avez dû vivre lorsqu'à toutes les voix qui vous étaient familières, voix du père, de la mère, des frères, des amis, des servantes, des arbres, des oiseaux, du chat, du vent, de la pluie, de l'étang, en un mot, lorsqu'à toutes les voix de Missembourg, la belle dame assise à vos côtés, mêla doucement la sienne !

Car elle allait, cette voix adorable, qui tout en vous étant inconnue, ne vous semblait pas étrangère, elle allait vous révéler l'un après l'autre, comme les échos mêmes de son âme, des mots d'autant plus splendides qu'ils s'insurgeaient pour la plupart contre le sens commun, des mots que vous ignoriez, bien qu'ils ressemblaient au murmure des abeilles, au crissement de la neige sous les sabots ou à la plainte d'une biche que votre père, pourtant si bon, avait tuée naguère, des mots aussi talismaniques que *Bulle* et *Boomis* auxquels vous attribuez d'étranges pouvoirs, aussi résolument guerriers que *Candiraton* dont vous goûtiez l'allure désinvolte, aussi purs enfin que *Poésie* qui, parce qu'il nimbe de lumière tout qui le sent éclore à ses lèvres, devait avec raison, vous paraître le plus beau de tous.

C'est donc celui-là, Madame, qui le premier, reçut l'hospitalité de votre carnet.

Mais comme vous n'aviez que cinq ans, son orthographe s'en ressentit et sous vos petits doigts appliqués, il changea son S en Z et perdit l'inutile fardeau de son E muet.

J'imagine que pour hardi que dût paraître à votre père si lettré et à votre mère si tendrement rigoriste, ce travestissement insolite, il ne troubla guère le cours de votre inspiration, puisque, aussitôt après avoir fixé dans sa nouvelle forme ce vocable sans pareil, vous le fîtes suivre de ce distique :

*Le petit ruisseau par son doux murmure
M'endort comme par enchantement*

où, trouvaille insigne, « m'endort » métamorphosé en « mandore », se réclamait impérieusement, mais en toute candeur, d'un célèbre poème mallarméen.

Laissez-moi vous dire, Madame, combien ce carnet de votre petite enfance nous est précieux.

Toute votre œuvre, en effet, s'y trouve en germe, toute votre œuvre, depuis vos vers ruisselants de rosée, de sources, de lumière et de bruits d'ailes, jusqu'à vos romans magnifiés par les ineffables ou ténébreux sortilèges de l'amour.

Car, si comme vous en fîtes un jour l'aveu, vous n'avez jamais été une enfant encline au mysticisme, du moins, par

vosre connaissance de plus en plus profonde de la nature, deviez-vous, au fur et à mesure que se succédaient vos ouvrages, vous évader peu à peu, du monde strictement sensible auquel vous aviez dédié vos premiers vers pour explorer, avec l'inquiétude qui sied à ces sortes d'aventures, les régions ambiguës où le rêve se mêle à la vie et que hantent, poursuivies par d'obscurs maléfices, l'Emérance de votre admirable *Ligne de vie* et l'énigmatique Madame Orpha.

Que de merveilles votre petit ruisseau n'a-t-il donc pas suscitées dans ce compendium de l'univers qui s'appelle Missembourg !

Depuis les grondements de *Guldentop* acharné à reconquérir son trésor mal acquis, jusqu'à l'appel hallucinant du passeur d'eau hissant dans sa barque la fière et tendre *Comtesse des Dignes*; depuis la chanson mystérieuse des *Arbres et du Vent* jusqu'au rire en fleur de Jean, de Paul et d'*Antoinette*; depuis « le vol inexprimablement silencieux » des grands oiseaux nocturnes jusqu'aux rendez-vous clandestins de Louis et de *Madame Orpha*; depuis les complots ingénument ténébreux de la servante Isaac jusqu'à votre découverte d'Orion enneigeant d'étoiles au doux nom, les routes que parcourent les anges; depuis les leçons de sagesse et de bonté d'un père incomparable jusqu'aux thaumaturgies de Maître Aloysius; depuis la précieuse sollicitude d'une mère à qui vous devez peut-être la meilleure part de votre génie, jusqu'au radieux *Voyage de frère Jean*; depuis la rumeur nostalgique des *Brabançomes à travers les arbres* jusqu'aux sombres amours d'une chatte ensorcelée, toutes les féeries heureuses ou tragiques jalonnant votre œuvre de relais éternels, sont nées, Madame, de ce petit ruisseau non loin duquel, par un clair matin de Mars, vous avez, à cinq ans, rimé, si l'on peut dire, vos deux premiers vers.

Ainsi Missembourg déjà paré d'un glorieux passé légendaire, se range-t-il, grâce à un distique ingénu, parmi les hauts lieux de l'esprit. Ainsi, vous-même, Madame, lui devez-vous, sans doute, la suite ininterrompue de vos félicités :

Car, d'enfant choyée, vous vous êtes tout naturellement muée en épouse heureuse, puis en mère comblée.

Sitôt qu'environ vos vingt ans, vous écrivez les vers qui durant la guerre devaient paraître sous le titre symbolique de *Missembourg*, Emile Verhaeren et Max Elskamp vous acclament. Vos romans vous valent d'éclatantes couronnes. Les meilleurs critiques vous rangent parmi les plus remarquables écrivains de ce temps. La plupart de vos livres sont traduits en néerlandais, en allemand et en polonais et bien que vous soyez la moins académique des créatures, vous voilà assise dans le fauteuil du charmant Léopold Courouble qui, vous aimant comme nous tous, se fût réjoui de vous entendre parler avec votre intelligence et votre bonté coutumières, de son pittoresque et touchant petit monde d'autrefois.

Qui n'envierait votre destinée, Madame, même quand elle vous condamne à subir comme aujourd'hui, dans un décor peu fait pour plaire à la sauvage que vous vous flattez d'être, le tribut sincère mais solennellement officiel de notre unanime admiration ?

« Je suis une paysanne, rien qu'une paysanne » vous êtes-vous écriée un jour, non sans un secret orgueil.

Eh oui, vous êtes une paysanne, puisque par ce mot, vous entendez, comme il se doit, la femme d'un pays, ou mieux encore, l'âme ou l'émanation de ce pays.

Vous êtes une paysanne parce que vous savez qu'en serrant dans votre main une poignée de terre, vous pouvez mieux comprendre et mieux connaître le sol auquel elle appartient.

Vous êtes une paysanne parce que vous avez l'instinctive horreur des villes où « il n'y a même pas de boue quand il pleut ».

Vous êtes une paysanne parce qu'en touchant une feuille d'orme ou de hêtre, en palpant une écorce, en goûtant à même leur cœur, un sureau, un tilleul ou un chêne, en respirant un « bouquet de sapin brûlant de soleil », en écoutant les jeux de la tempête ou de la pluie dans les hauts peupliers, vous sentez couler dans vos veines les forces vives de votre terroir.

Vous êtes une paysanne parce qu'en digne fille de Pan, vous suivez à la piste, de tous vos sens alertés, aussi bien un hérisson « vaquant à ses affaires » qu'une Orpha pantelante d'angoisse et de désir.

Vous êtes une paysanne parce qu'à l'heure trouble où les sorcières quittent leur demeure, vous fermez votre porte, en faisant, quoi que vous en disiez, les gestes rituels qui protègent du mauvais sort.

Vous êtes une paysanne parce qu'en permanente communion avec la terre, votre âme et l'œuvre qui s'en exhale sont pareilles à ces douces plantes et à ces beaux fruits dont votre père vous enseigna les vertus ignorées et les noms harmonieux.

Et c'est, Madame, parce que la paysanne qui régit votre destin est devenue la souveraine incontestée d'une des rares contrées où se hasardent encore les dieux, qu'au nom de tous ceux qui vous admirent et qui vous aiment, je plante aujourd'hui sur les bords du petit ruisseau où vous avez rencontré pour la première fois la poésie, un fier laurier virgilien qui « dès demain matin, au levant, pourra », comme l'arbre de votre Hélène, « mirer la clarté rouge du soleil ».

Discours de Madame Marie Gevers

Messieurs,

Appelée à remplacer parmi vous Léopold Courouble, je veux, avant tout, vous remercier de l'honneur qui m'est fait, vous dire que j'en ressens toute l'importance.

J'entre, grâce à vous, dans une Compagnie chargée d'une mission double et précise. Les uns s'y occupent du lustre et de l'histoire de la belle langue qui est l'instrument de notre intelligence, les autres continuent à explorer le domaine de l'imagination.

Votre activité s'emploie à discerner, pour l'attribution de prix, les livres les meilleurs des générations montantes, elle sauve aussi certaines œuvres de l'oubli. Surtout, on compte sur elle pour garder vivante en vous-mêmes l'étincelle de l'inspiration, le don d'inventer, et pour en user avec générosité. Etre désignée spontanément par vous, pour collaborer à une telle œuvre, c'est être jugée digne de remplir cette mission de discernement, de conservation et de création.

Nulle ne me paraît plus agréable ni plus utile. Sans l'imagination, surtout, les entreprises demeurent stériles. Elle seule illumine le labeur des hommes, elle seule peut chercher, inventer, créer. Le romancier anglais, Charles Morgan, exprime cette idée, d'une manière saisissante, dans son roman récent *Sparkenbroke*.

« La malédiction de l'humanité, dit-il, et la raison qui
 » provoque l'écroulement et la pourriture d'une civilisation
 » après l'autre, c'est qu'on a laissé l'imagination tomber
 » dans un état de stagnation, se congeler. »

Dégeler l'imagination ! Voilà donc la besogne dévolue
 aux travailleurs littéraires.

* * *

George Marlow, ce généreux labeur, comme vous vous y
 employez dans vos critiques du *Mercur de France* ! Vous
 doutez-vous à quel point ces pages lucides aident et guident
 ceux qui vous lisent ?

Quant à moi, je les ai toujours guettées, lues, relues.
 Elles m'ont élucidé bien des points obscurs de mon propre
 travail.

Et lorsque vous avez publié *Hélène*, cette œuvre à la
 fois volontaire et inspirée me fut une grande leçon : De tels
 poèmes apprennent à refuser toute *complaisance* à l'émotion
 créatrice, la complaisance lâche qu'elle semble demander,
 et qui la tuerait.

À l'heure où l'âme du poète s'écrie, comme votre Hélène :
 « Pourquoi ne suis-je plus que détresse et désir ? », il faut
 oser lui imposer la concentration, et c'est alors seulement
 qu'elle aura la puissance de chanter avec Hélène : « L'Azur !
 j'en fus naguère aussi la fiancée ».

La première joie qui m'advient en cette Compagnie,
 Georges Marlow, c'est d'y être accueillie par l'auteur
 d'*Hélène*...

* * *

La première tâche qui m'incombe parmi vous est de
 parler de Léopold Courouble.

De lui, je ne connais que des photos, j'ignore le son
 de sa voix et la couleur de son regard, mais j'ai passé bien
 des jours de cet automne en compagnie de ses œuvres, et
 maintenant, grâce à elles, il me semble que Courouble fut
 un ami. Je le sais digne de confiance, j'imagine l'ingénuité
 de son cœur, j'admire son caractère.

Pourtant, le lecteur actuel des six volumes de *La Famille Kaekebroeck* nous demandera les motifs de la grande faveur qui accueillit ces ouvrages dans les milieux mêmes où ils pouvaient blesser, en un temps où les Bruxellois moyens ne lisaient guère les livres écrits par leurs compatriotes, à une époque où beaucoup d'entre eux ignoraient même Maeterlinck et Verhaeren.

La drôlerie du vocabulaire ne suffit pas à expliquer ce succès, puisque les lecteurs de Courouble ne se pressaient pas du tout aux marionnettes de Toone, où fleurissait au naturel le langage du bas de la ville.

Qu'est-ce qui valut donc à ces livres l'amitié d'un public rebelle ?

L'avez-vous remarqué, Messieurs ? lorsqu'un problème psychologique nous est posé, nous en trouverons aisément la solution si nous en cherchons l'application dans quelque récit mythologique ou fabuleux, féerique ou folklorique.

Dans le cas de Courouble, la clef de l'énigme m'a été livrée par quelques pages d'un conte d'Andersen.

* * *

Dans ce conte, une jeune et jolie Princesse s'engage à donner sa main à l'homme qui répondra le mieux aux questions qu'elle posera. Or, un Seigneur avait trois fils. Les deux aînés étaient très savants. L'aîné, dit le bon conteur, avait appris par cœur tout le dictionnaire latin, et aussi le contenu des trois dernières années de la feuille d'annonces de la petite ville voisine; il pouvait réciter ce fatras en le prenant, soit par la fin, soit par le commencement. Le cadet connaissait les lois et coutumes de tous les pays, civilisés ou non. De ce chef, il se croyait un homme d'Etat. Il savait d'ailleurs aussi broder et faisait très proprement de la tapisserie. « C'est moi qui épouserai la Princesse ! » s'écrièrent-ils tous deux. Et le père leur donna à chacun un beau cheval pour se rendre à la cour.

Disons tout de suite que, dans mon interprétation de ce conte, *La Princesse* figure notre public de lecteurs. Les deux fils aînés représentent les livres dont ce public ne vou-

lait pas, et parmi lesquels il confondait malheureusement bien des œuvres de valeur. Mais, quel critique formulerait plus malicieusement les griefs des lecteurs d'alors ?

Ils refusaient les écrits où sont reproduits « les trois dernières années de la feuille d'annonces de la ville voisine », ce que Mme Kaekebroeck eût nommé « les livres à l'instar ». Ils se méfiaient aussi des livres alourdis par des documents entassés, et de ceux qui sont brodés de mots et tapissés de petites pointes...

Ah ! pour que notre public pût enfin apprécier, parmi tout ce *fatras* les œuvres belles et profondes, il fallait d'abord lui parler un langage très simple.

* * *

Mais le troisième fils du Seigneur ?

Ah ! le troisième est un brave garçon, l'étude n'est pas son fort. Il s'appelle Jean. On l'a même surnommé Jean Balourd. Lui aussi veut tenter l'épreuve, et il demande à son père de lui donner un cheval

« Laisse donc ces sornettes, dit le vieux Seigneur ; tu n'auras pas de cheval, tu ignores le langage fleuri des cours ».

Mais bah ! notre Jean, faute de cheval, saute sur son bouc, et « Holà ! Me voilà ! » crie-t-il à tous les échos.

En route, il s'arrêtera trois fois, pour ramasser un corbeau mort, un vieux sabot, un peu de limon...

Puis, il rejoint ses frères, qui se moquent de lui et de ses trouvailles : « Ce sont, répond Jean, des présents pour la Princesse ! » ... et ses frères de le houspiller !

Au palais, depuis le matin, la princesse posait des questions : interrogés à tour de rôle, les prétendants, interdits, balbutiaient, et la Princesse s'écriait chaque fois : « C'est un faquin ! qu'on l'emmène ! »

Pourtant les questions étaient toutes simples, simples comme la vie, simples comme les héros de Courouble. Par exemple : « Que me conseillez-vous de manger au déjeuner ?... ou bien : Avez-vous une casserole à me prêter ? la mienne est percée... »

On pense si les fils aînés du Seigneur furent surpris et défaits, eux qui, pour conquérir la princesse, s'étaient préparés aux dissertations les plus savantes, et avaient même, assure Andersen, humecté leurs lèvres d'huile d'amandes afin de pouvoir parler longtemps...

* * *

Mais Jean ? notre ami Jean ?

— Que faut-il préparer au déjeuner ?

— Eh ! s'écrie Jean, ce beau corbeau que nous allons faire rôtir !

— Je manque de casserole, dit la princesse.

— Qu'à cela ne tienne ! et Jean offre son vieux sabot.

— Mais... la sauce ?

— Voici du beau limon bien fin !

— C'est toi que j'épouserai, dit la Princesse... car, elle désirait en secret un simple et joyeux compagnon.

Ainsi, la bonne humeur et la présence d'esprit de Jean firent-elles de ces trois objets dédaignés de tous, les présents qui plurent à la Princesse.

* * *

Voyons ces trois objets dans le cas de notre auteur.

Léopold Courouble a d'abord ramassé dans le bas de la ville, un langage informe, qui semblait mort d'avance à toute expérience littéraire.

Puis, il a choisi des héros *sympathiques* parmi les gens que les romanciers de tous les temps ont le plus bafoués : les boutiquiers.

Et enfin, à la façon dont Jean offrit un peu de limon fin, ramassé à même le sol, à une belle princesse, Courouble nous a tendu à tous un peu de notre enfance.

Et alors ?... et alors, la Princesse a aimé Courouble.

* * *

Entre deux belles langues qui sont le néerlandais et le français, le parler local bruxellois est un état transitoire, un

état produit par le mélange fortuit de deux corps disparates. Ce n'est plus l'un, ce n'est pas encore l'autre. Chose curieuse, les mots appartiennent presque tous au français, mais l'accent, la construction grammaticale, et souvent même la signification précise des mots appartiennent au flamand.

Dès le début de *La famille Kaekebroeck*, la phrase impatiente de M. Keuterings : « Est-ce que vous êtes prête maintenant ? C'est toujours la même chose avec vous ! », traduite mot à mot en flamand, perd sa drôlerie et devient correcte. Pourquoi le marchand de draps Keuterings emploie-t-il des mots français ? Mystère.

Si Courouble possède le vocabulaire bruxellois, il connaît aussi bien le caractère, le cœur et l'âme des gens qui s'en servent. C'est ici qu'il se montre un véritable artiste. Il ne laisse pas ses personnages s'exprimer au hasard des cocasseries du dialecte ; non, les nuances de leur fruste patois sont d'une extrême délicatesse, d'une grande justesse, d'une infinie variété. Le Major de la Garde-civique, Platbrood, a une langue vaniteusement incorrecte, mais il ne s'écriera pas naïvement, comme sa fille Adolphine : « Och ! ça est bête ».

Jérôme, le bon vieux commis, parlant de ses pigeons, dit avec une douce simplicité :

« Tenez, regardez une fois ce mince-là, eh bien, ça est Kobeke... ça est un si brave ! »

Ce passage du pigeonnier, dans les *Cadets de Brabant* est charmant : peu de paroles, peu de descriptions, et pourtant le lecteur voit et entend tout : le pigeonnier, le vieux commis dévoué, les deux dames inquiètes du résultat d'un concours ; le récit rend l'atmosphère chaude et fétide, et jusqu'au léger bruit de grêle que font, sur le plancher, les pattes roses des pigeons.

Pour donner sa valeur au « parler bruxellois », pour que la Princesse agréât ce premier présent, il fallait beaucoup de finesse, d'intelligence, de compréhension et de bonté. Jamais le rire de Courouble ne devient ni amer, ni méchant.

Le vieux Jérôme eût dit de lui, comme de son pigeon favori : « Ça est un si brave ! »

* * *

Courouble ne veut pas que les discours de ses personnages fassent croire au lecteur, que lui, Courouble, l'auteur de ces pages, ne puisse, s'il le veut, s'exprimer en pure langue française ! D'où le soin qu'il prend d'éviter toute expression locale, dans les passages où le récit remplace le dialogue. Il lui arrive même, à force de se méfier, de mettre à des mots très français, comme *suspension* ou *cabaret*, la livrée infamante de l'italique ou des guillemets qu'il impose à juste titre à *drève* ou à *stoeffler*.

Il lui arrive aussi de faire montre d'un langage précieux ! Le prétendant d'Hermance Platbrood retrouve des souvenirs d'enfance au cours d'une promenade dans les vieux quartiers de Bruxelles... et, dit Courouble : « Il subodore des fragrances du passé »...

Ce ne sont pas de telles phrases, n'est-ce pas, Messieurs, qui vous ont fait accueillir Léopold Courouble parmi vous ? Disons plutôt, si paradoxale que la chose puisse paraître, que ce sont des personnages mal disants mais bien vivants comme la belle Adolphine, ou le brave Cappellemans.

* * *

Le second présent magique offert par Courouble à la Princesse, est l'humanité particulière aux personnages de ses romans. Tous, depuis les vieux Van Poppel, jusqu'aux petits jumeaux Mosselman, ont leur caractère personnel. On ne pourrait mettre les propos des uns dans la bouche des autres. Mais la préférée de l'auteur est Adolphine. Ah ! qu'elle est belle et bonne, exubérante et désirable, fidèle et voluptueuse...

Le secret du rayonnement joyeux émanant des six volumes de mœurs bruxelloises, c'est que l'auteur est devenu amoureux de son héroïne. On a souvent agité la question de l'amour vrai dans le mariage... le voilà : Joseph et Adolphine

s'aiment vraiment et pour toujours, avec impatience, fougue et confiance.

Courouble se délecte à nous montrer Adolphine fiancée :

« Les petits l'avaient décoiffée, et son épaisse chevelure rousse ruisselait jusqu'à ses reins. Mais sa figure surtout, avec ses grands yeux pétulants, son nez retroussé, ses belles lèvres d'un incarnat vivace, était délicieuse à voir, respirant un air de santé et de juvénile bonté... »

La sœur d'Adolphine, la simple Pauline, est, elle aussi, belle et bonne. Le plombier Cappellemans en est fort épris... Eh ! mais, je crois que presque tous les jeunes hommes aimeraient à épouser une Adolphine ou une Pauline Platbrood.

Cappellemans est un des personnages les mieux réussis de Courouble. Une âme simple. Transporté au pied des Pyrénées, parlant la langue des gens de là-bas, il serait le frère des héros du cher Francis Jammes. Courouble nous communique une de ses lettres. Ayant à transmettre le résultat d'un concours de « Sociétés », il écrit ceci :

« Chère belle-sœur, mes pigeons sont arrivés. Les Cadets de Brabant ont le troisième prix, et la Cécilienne n'a rien du tout ! ça est dommage ».

* * *

Il n'est pas facile, avec un vocabulaire imprévu, limité et saugrenu, de faire paraître, ou plutôt, transparaître dans les dialogues, les passions, les tristesses et les joies humaines. Courouble y parvient souvent. On ne peut lire sans émotion les dernières paroles du vieux père Cappellemans, car elles sont d'une vérité absolue.

Et voilà bien l'art du roman : parmi les milliers de paroles qui s'envolent chaque jour des lèvres humaines, choisir celles-là qui sont chargées de vérité.

Ainsi en est-il du dialogue des amoureux en promenade à Linkebeeck. Le plombier et la petite Pauline, séparés par la vanité du Major Platbrood, s'avouent enfin leur amour. Malgré leur dialecte insensé, le bon Courouble est

lui-même ému de leur naïf bonheur. Pas un moment, il ne nous les montre grotesques. Ils se contentent les multiples étapes de leur amour :

— Est-ce que vous m'avez vu, disait-il, quand je suis un soir rentré au théâtre, pour vous regarder une dernière fois ?

— Oeie, oui, dit-elle, et cela m'a fait un effet, n'est-ce pas ?

Notre auteur adore Adolphine jusque dans son parler, il se montre bienveillant envers Cappellemans et Jérôme, mais il se fâche quand le fils d'Adolphine, Alberke, s'exprime mal.

Par la bouche de Joseph Kaekebroeck, Courouble réprimande violemment le pauvre bambin, qui éclate en pleurs.

La jeune mère, dans son émoi, se demande innocemment où il cherche « quamême » toutes ces locutions vicieuses !

Rien à faire, Joseph est enragé. Il reproche aux petits bruxellois de n'avoir pas l'accent pur et harmonieux des enfants parisiens... Il obtient que son jeune beau-frère, Hippolyte soit mis au collège à Paris, il est bien décidé à y envoyer son fils, Alberke.

« Nos enfants, dit Courouble, ne sont que de petits barbares éruçant des sons durs et grossiers... qui déforment leurs bouches et leurs figures... »

Non ! non, cher Courouble, l'enfance est belle partout, et dans tous les patois... et si vous avez tant aimé le bas de la ville, c'est que vous y avez retrouvé votre enfance. Oubliez-vous ce que vous nous en dites dans la *Maison Espagnole* ? « Petit, démesurément petit, j'avais été, malgré d'interminables larmes, interné au Lycée du Prince Impérial, aujourd'hui, Lycée Michelet ».

D'interminables larmes... ne les infligeons pas, je vous en prie, à nos Jefkes, à nos Alberkes...

Enfin, le jeune Platbrood part pour Paris. Dès la Noël, il rentrera, à point pour assister à l'un de ces dîners de famille que Courouble décrit avec tant d'humour attendri... miracle ! Il n'a fallu, à Hippolyte, que trois mois, pour

apprendre à s'exprimer comme un vrai Parisien. Il emploie même le passé défini.

« Ce qui me sembla le plus dur au début, dit-il, ce fut le réveil au clairon et au tambour ! »

* * *

Bien qu'il en veuille aux écoliers mal-parlants de chez nous, le troisième sortilège de Courouble est de nous rendre un peu de notre enfance, de ce « limon fin » déposé au fond de notre sensibilité.

Notre enfance ! Parfois, pour jouir pleinement d'un instant heureux, nous voudrions oublier tout le passé, marcher sur un miroir qui ne reflète que le moment brillant, et nous renvoie intacte notre image bénévole... Mais, beaucoup plus souvent, nous désirons connaître notre moi en épaisseur, le sentir soutenu par les couches superposées des années, et, surtout par les plus belles, celles qui nous donèrent les impressions les plus fortes, les souvenirs les plus indélébiles. Quand nous voulons retrouver notre âme, c'est à elles que nous nous adressons, mais elles ne nous obéissent pas toujours.

Rappelons-nous Guillaume Apollinaire : Un jour, dit-il, « Un jour, je me dis à moi-même, — Guillaume, il est temps que tu viennes ! »

Aussitôt, un cortège admirable se déroule au fond de sa mémoire :

*Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même
Amenaient un à un des morceaux de moi-même...*

Quels moments extraordinaires nous apportent à tous un pareil cortège.... Pour Proust, il fut suscité par un biscuit, une « petite madeleine »... Et voici ce pain de son enfance, auquel rêve Marthe, dans l'Echange de Claudel... si humble, si léger que soit l'indice de souvenance, nous aimerons le livre qui nous l'offre...

Je crois que les livres bruxellois de Courouble nous en ont distribué à tous... Paillettes d'or, brins précieux, qui,

dans la gerbe des moments ternes, luisent soudain, comme luisait l'espoir, pour Verlaine, comme un brin de paille dans l'étable...

Ainsi, les deux exclamations : « Och ! et Oeïe ! », familières à la belle Adolphine, abondent dans tout le pays flamand. Parfois, elles s'emparent encore de nos lèvres, tout comme le souvenir des bonbons acidulés nommés chez nous des « boules ». Ah ! nous portons tous dans notre cœur l'image d'une grand'mère, d'une vieille servante, ou d'une bonne voisine, qui, d'une main ridée, nous tend d'innocentes sucreries, et se récrie : « Och ! Tenez, mon anchke ! »

Comme Courouble aime l'enfance ! Tous les jeunes ménages ardents et sains qu'il nous montre sont riches en bébés joufflus... Nous savons l'affreuse catastrophe qui a frappé son âge mûr. Son fils unique, tué à la guerre... Dès lors le talent de Courouble s'obscurcit. L'étincelle de bonne humeur, la joie sensuelle et simple de ses livres disparaissent. Il essaye courageusement d'écrire encore, mais le cœur n'y est plus... Ce cœur est mort. Le brave, bon et noble cœur de Léopold Courouble.

En pensant à une telle douleur, je me sens émue de gratitude envers un Neville Chamberlain, envers tous ceux qui viennent d'épargner à l'humanité des millions de douleurs semblables et je veux répéter, avec Georges Duhamel, qu'aucune amélioration du monde n'est une amélioration si elle doit se payer au prix de cette chirurgie sauvage.

... Le talent de Léopold Courouble a semblé disparaître avec ce fils unique... Mais on ne cessera pas de lire *La famille Kaekebroeck*, parce que, comme l'a dit Georges Eeckhoud, il faut aimer le sourire indulgent et l'affectueuse malice de l'auteur de Pauline Platbrood...

La Princesse a eu raison d'agréer le troisième fils du vieux Seigneur imaginé par le conteur danois.

Réception de M. Robert de Traz

Discours de M. Louis Dumont-Wilden

Le rôle essentiel des Académies est de choisir dans le flux de l'activité intellectuelle les valeurs qui ont quelque chance de durer et d'échapper aux modes passagères. En vous invitant à siéger parmi nous, Monsieur, je crois pouvoir dire que nous avons voulu rendre hommage en votre personne, non seulement à la brillante littérature de votre pays, mais aussi à quelque chose qui subit en ce moment une éclipse, mais en la renaissance et en la durée de quoi nous voulons affirmer notre foi, quelque chose que vous représentez à merveille : l'esprit européen. Peut-être est-ce pour cela que mes confrères m'ont fait l'honneur de me charger de vous recevoir, honneur auquel je suis d'autant plus sensible que vous avez été élu à la fois par la section littéraire et par la section philologique de notre Académie, et qu'un savant de réputation européenne comme notre confrère, M. Maurice Wilmotte, par exemple, eût pu revendiquer le plaisir de vous adresser notre compliment.

L'esprit européen subit une éclipse. Comment pourrait-on le contester, à un moment où la politique n'est plus que l'affirmation de la force, le droit des gens une utopie ou un souvenir, la diplomatie un échange d'invectives oratoires, et où les phantasmes du racisme tendent à détruire les nations au profit d'une sorte d'idéologie zoologique ? Nous paraissions loin de l'idéal européen auquel nous avons cru, vous et moi, de cet esprit de Genève auquel vous avez consacré un de vos plus pénétrants ouvrages, et de cette Cosmopolis

littéraire dont nous avons vu, à la veille de la guerre, les derniers éclats. Mais vous appartenez à un pays qui, comme le nôtre, n'ayant jamais prétendu à aucune hégémonie, met sa fierté à représenter des valeurs spirituelles plus durables et finalement plus fortes que les plus puissantes armées. Et parmi ces valeurs spirituelles se trouve au premier rang l'idée d'une communauté européenne que nos élites, quel que soit leur attachement à la fois sentimental et raisonné à la terre natale, ont toujours considérée comme la grande patrie idéale dont nos petites nations étaient appelées à créer le climat particulier, précisément parce que leur situation géographique, leur histoire contrastée, leur caractère composite les rendent particulièrement aptes à servir de lieu de rencontre et de trait d'union aux grandes cultures nationales qui, dans leur diversité, ont constitué l'esprit européen. Et pour remplir ce rôle, nous disposons, les uns et les autres, de cet instrument incomparable qu'est la langue française qui, en dépit des incertitudes de la politique, demeure la langue de l'Europe, celle à laquelle on finit toujours par avoir recours quand on veut parler européen.

Cette langue française, notre Académie a été fondée pour l'illustrer et la défendre, dans ce pays de marche où, comme dans le vôtre, elle est en contact avec un idiome germanique.

Au cours du Congrès de l'Association internationale des Ecrivains de langue française qui s'est tenu à Paris en 1937 et que vous avez organisé avec autant de tact que d'éclat, un des congressistes, M. Pierre Mille, a tracé une sorte d'esquisse de ce que les étrangers, et non seulement les étrangers comme nous, dont le français est la langue maternelle, mais aussi ceux pour qui elle ne fut jamais qu'une seconde langue, ont apporté à une littérature qui doit le meilleur de sa gloire à son caractère universel. Il fut un temps où l'Europe tout entière parlait le français; malgré toutes les explosions du nationalisme linguistique et littéraire, elle ne l'a pas oublié.

Parmi ces apports étrangers, celui de la Suisse romande et celui de la Belgique sont considérables. Ce serait dépasser le cadre de ce compliment de bienvenue que de me livrer,

sur un tel sujet, à l'exercice classique du parallèle : une comparaison quantitative ou qualitative serait dangereuse et vaine. Il ne s'agit pas ici de dresser des bilans. Mais ce que je peux et dois constater, c'est que la contribution que les Suisses Romands et celle que les Belges de langue française, Flamands et Wallons, ont apportées à la littérature française sont essentiellement différentes. Ce que nous lui avons donné de spécifiquement belge, si l'on peut ainsi dire, c'est le lyrisme passionné d'un Verhaeren, l'ineffable musicalité d'un van Lerberghe et d'un Séverin, la naïveté ingénue d'un Elskamp, le cosmopolitisme de nuance germanique d'un Maeterlinck, la sensualité raffinée d'un Giraud, la truculence réaliste d'un Decoster, d'un Lemonnier et d'un Eekhoud. Sans doute pourrait-on apparenter à cet art belge le régionalisme lyrique et rustique d'un Ramuz, ou la gentille bonhomie de notre confrère Benjamin Valloton. Mais ce qui fait l'essentiel de la contribution romande à la littérature française est autrement important. Votre pays a brillé d'un éclat incomparable dans un genre littéraire qui passe pour essentiellement français, mais où vous avez mis des nuances toutes nouvelles et où, sauf exception, nous nous sommes montrés, nous autres Belges, assez inférieurs : le roman psychologique et l'analyse intime.

Vous y avez débuté par un coup d'éclat. C'est de Genève qu'est venu l'homme étrange, contradictoire, original et supérieur qui a bouleversé l'esprit du XVIII^e siècle dont il fut à la fois l'aboutissement et la négation, qui a dominé le XIX^e et dont l'influence n'est pas éteinte de notre temps.

On ne cessera jamais de se quereller au sujet de Jean-Jacques Rousseau; on n'arrivera jamais à réconcilier ceux qui pensent que les désordres qu'il apporta dans la philosophie et la politique, avec l'affirmation de la bonté originelle de l'homme, la notion du contrat social et les principes démocratiques, sont irréparables, et ceux qui considèrent avant tout le prodigieux enrichissement que son éloquence naturelle et sa fraîche imagination ont apporté à la langue française ainsi que les éléments nouveaux que sa sensibilité ardente, sa sincérité inquiète et ostentatoire ont fournis à la

connaissance du cœur humain. Quels que soient les conséquences incalculables et le retentissement universel de son idéologie, ce qui nous intéresse avant tout dans Rousseau, c'est Rousseau lui-même. On lit le *Contrat Social*, *l'Emile* et la *Nouvelle Héloïse* par devoir : on savoure les *Confessions* avec une sorte d'ivresse toujours renouvelée.

Les *Confessions* ! Depuis saint Augustin, c'était la première fois qu'un auteur avait l'impudeur d'appeler ainsi son ouvrage. Les faiseurs de mémoires racontaient les événements dont ils avaient été les témoins, et ce n'est que par éclairs et pour ainsi dire inconsciemment, qu'ils se mettaient eux-mêmes en scène, à moins qu'ils n'eussent dessein de poser un personnage ou, comme La Rochefoucauld ou Paul de Gondi, de justifier leur conduite et de montrer qu'ils valaient mieux que leurs actes. Il y a bien un peu de tout cela dans les *Confessions* de Jean-Jacques, mais il n'en est pas moins vrai que personne avant lui n'avait mis son cœur à nu avec tant d'orgueilleuse sincérité.

Certes, ce besoin de se révéler aux autres et à lui-même, il le doit d'abord à sa nature profonde et personnelle, à un certain exhibitionnisme qui était en lui dès son jeune âge. Mais ne le doit-il pas aussi à une tendance de sa nation ? Toujours est-il que ses compatriotes se sont empressés de suivre son exemple. Notre cher Benjamin Constant, que vous avez fréquenté comme moi, a-t-il jamais fait autre chose, du moins dans son œuvre littéraire, que de se raconter, de s'expliquer, de s'analyser lui-même ? Et de même, sous une forme romanesque qui n'est qu'un alibi transparent, Mme de Stael, et de même encore cet étonnant Amiel dont vous avez fait un admirable portrait et qui, après une longue existence d'une banalité tout unie, a mérité de vivre dans la mémoire des hommes par ce journal intime où il étale les replis de la conscience la plus inquiète et de l'âme la plus tourmentée.

Cette curiosité passionnée de la vie intérieure, ce goût de la confession littéraire, sinon de la confession publique, vous la devez peut-être, vous autres Suisses romands, au climat protestant dans lequel vous vivez depuis plus de

quatre siècles. Comme exutoire au refoulement, pour employer la terminologie freudienne, les catholiques ont le confessionnal, ils se confient à un directeur de conscience qui possède, en vertu d'une tradition séculaire, toute une série de recettes éprouvées pour calmer les âmes inquiètes. Le protestant n'a pour directeur de conscience que lui-même et Dieu : il paraît que cela ne suffit pas toujours. Ce n'est pas à vous, qui allez publier prochainement une vie des Brontë, que je dois rappeler cet épisode saisissant de la biographie de Charlotte, l'auteur de *Jane Eyre* : institutrice à Bruxelles dans la pension Héger, elle s'était éprise d'un amour tout cérébral mais singulièrement passionné pour son professeur Constantin Héger. Le pauvre homme n'en pouvait mais; sa femme, prudente sinon jalouse, multiplia les menues persécutions pour obliger l'étrangère à quitter la place. Un jour, désespérée, l'âme lourde et douloureuse, Charlotte Brontë erre dans Bruxelles et, vers la fin de l'après-midi, elle entre machinalement à Sainte-Gudule. Après l'office, les fidèles s'acheminent vers le confessionnal. Alors, dans son désarroi, elle, la farouche puritaine qui, dans ses lettres, n'avait que railleries pour les « mômeries » des Belges, elle suit le flot pieux, s'agenouille humblement devant un vieux prêtre qui, bien qu'elle lui eût avoué qu'elle était protestante, l'écoute jusqu'au bout et l'engage à revenir. Bien entendu, elle ne revint pas, mais elle écrivit *Villette*; la confession littéraire remplaçait l'autre.

Assurément, le cas de Charlotte Brontë est un cas extrême. Mais comme il est significatif ! Une partie importante de la plus haute littérature d'inspiration protestante est-elle autre chose qu'un dérivatif à la confession supprimée ?

Et vous-même, Monsieur... Vous n'êtes pas encore à l'âge où l'on publie son journal intime, et je crois bien que vous avez trop de pudeur pour le publier jamais. Mais vous vous êtes penché sur la vie intérieure de vos semblables avec une pénétration qu'on ne doit jamais qu'à l'attention et la minutie qu'on a mises à analyser son propre cœur.

Dans vos principaux romans — je songe surtout à *La*

Puritaine et l'Amour, à *L'Ecorché*, à *La Poursuite du Vent* et à ce charmant essai de psychologie juvénile, *Le Pouvoir des Fables*, vous développez une idée qui ne fut sans doute pas une idée préconçue, mais qui semble s'être imposée tout de suite à votre imagination de romancier psychologue, c'est que chacun de nous se fait de lui-même une certaine image qui, généralement, n'est pas conforme à sa nature profonde. Il se joue à lui-même un personnage; dans une large mesure, il est ce personnage. Et cependant, il sait qu'il s'est mis un masque : que ce masque se détache de lui-même ou qu'on l'arrache, celui qui l'a toujours porté se fait horreur quand il se reconnaît tel qu'il est. Tel est, par exemple, Benjamin Constant. Ce n'est pas un seul personnage que ce génie multiple et contrasté s'inventera pour se tromper lui-même sur lui-même; ce n'est pas tout le même homme que le chambellan du duc de Brunswick, que le mari ridicule de Wilhelmine de Kramm, que l'ami filial de Mme de Charrière, — filial peut-être à la manière de Jean-Jacques et de Mme Warens, — que l'amant résigné que la triomphante Germaine de Stael attacha si longtemps à son char, ou que celui de Mme Lindsay, l'Ellénore d'*Adolphe*, que l'amoureux transi de Mme Récamier ou que l'homme politique décrié et glorieux qui inventa le libéralisme parlementaire. Tous ces rôles, Benjamin Constant les joue consciencieusement et parfois supérieurement. Mais, pour son malheur, il n'en est jamais dupe, et quand il soulève ou arrache le masque, il se fait honte et pitié.

De même le personnage central d'un de vos meilleurs romans, le Marc Lepreux de *L'Ecorché*. Cet étrange garçon émotif et anxieux cherche, par une sorte de stoïcisme naïf auquel il s'efforce, à dissimuler ses faiblesses et ses paniques. Une étudiante russe, sa maîtresse, qu'il épouse un peu par amour, un peu par bravade, découvre son secret et le lui dévoile. Drame tout intérieur, mais poignant, et où la complication russe et la complication suisse s'affrontent et se comparent. De même encore la Clarisse de la *Puritaine et l'Amour*. C'est parce qu'elle s'est toujours posé le personnage de l'honnête femme, d'une sorte de Minerve

bourgeoise et protestante, à qui une réputation familiale impose ses moindres gestes, qu'elle est sans défense devant l'adolescent cynique qui lui révélera l'amour sensuel.

Vous continuez donc, dans votre œuvre romanesque et aussi dans votre œuvre critique qui est considérable, la grande tradition littéraire de votre pays romand; mais on remarquera tout de suite que cette tradition rejoint la tradition la plus vénérable du roman français, celle qui va de Mme de Lafayette à Marcel Proust et à André Gide, en passant par Stendhal, Balzac — que n'y a-t-il pas dans Balzac ? — Flaubert, Fromentin et Bourget. Et remarquons que cette tradition du roman français d'analyse est celle qui dépasse le plus naturellement les frontières de la France puisqu'elle rejoint le roman anglais, celui des Brontë, de Thackeray, de Thomas Hardy, de Meredith, et d'un autre côté le roman russe, prodigieux entrepôt de documents sur le cœur humain, et qui illustre merveilleusement votre théorie du masque plaqué sur la personnalité vraie.

A la fois suisse et française, votre œuvre d'écrivain d'imagination dépasse donc, par sa nature même, le cadre des littératures régionales et nationales : elle est véritablement européenne. Votre formation, votre éducation et vos origines vous portaient d'ailleurs vers ce cosmopolitisme littéraire qui est l'atmosphère la plus favorable du roman d'analyse psychologique. Toutes vos fibres vous rattachent à Genève, mais vous êtes né à Paris d'un père suisse et d'une mère française. Votre grand'mère était Belge et portait un nom connu dans notre histoire : van der Mersch, — encore un lien qui vous rattache à nous ! Vous avez fait vos études à Paris, aux lycées Carnot et Condorcet, c'est à Paris que vous avez passé votre licence en droit et que vous avez pris vos grades à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales. Puis, pour complaire à un désir paternel, vous avez fait un stage dans une banque de Londres — la banque est, si l'on peut dire, la grande industrie nationale de Genève. Vous êtes rentré dans notre pays pour vous marier et vous allier à une famille qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la République genevoise, la famille Pictet. Vous avez habité

l'Italie avant de vous fixer à Genève, puis à Paris, et vous êtes de ceux qui, comme dit Nietzsche en parlant de Stendhal, « ont parcouru leur Europe d'un pas allègre et le nez au vent ». Personne n'a mieux connu que vous cette société cosmopolite de l'avant-guerre, qui retrouva un instant, aussitôt après la guerre, un fugitif et magnifique éclat.

Dès vos débuts, vous vous étiez mêlé au mouvement littéraire français vous aviez collaboré assidument à cette charmante *Revue critique* qui fut le lieu de ralliement d'une sorte de neo-classicisme, mais vos amitiés françaises ne vous faisaient oublier ni votre nationalité suisse ni votre caractère européen. C'était vraiment une expression parfaite de l'esprit européen du moment et du cosmopolitisme littéraire que cette *Revue de Genève* que vous avez fondée et que vous avez dirigée durant plusieurs années.

Mais ne nous y trompons pas : vous avez sans doute regardé de votre œil curieux ce monde étrange et trouble qui, dans le courant des années 20, recouvrit l'Europe d'une sorte d'écume irisée pareille à ces flaques de pourriture qui flottent à la surface des étangs ; mais vous ne vous y êtes jamais mêlé : votre cosmopolitisme n'a rien de commun avec celui des palaces et des casinos. Vous êtes un bon Européen, mais d'abord un excellent citoyen suisse, avec tout ce que cela comporte d'attachement raisonné à la plus sage des petites nations. Un de vos premiers livres, qui porte un titre magnifique, *L'Homme dans le rang*, était fait des souvenirs de votre passage à l'armée fédérale, où vous avez conquis le grade de major. Et dans le même temps que vous acceptiez avec un zèle raisonné les devoirs militaires, vous assumiez de votre propre initiative des services civils non moins absorbants, vous fondiez et vous dirigiez, durant plusieurs années, le secrétariat général des Suisses de l'étranger, organisme dont le but est de rattacher à la mère-patrie les quatre ou cinq cent mille citoyens helvétiques répandus dans le monde. Dès avant la guerre, d'ailleurs, vous aviez créé la *Nouvelle Société helvétique* qui, dans les années inquiètes qui précédèrent la catastrophe, répondait à des préoccupations qui étaient également celles de la jeunesse

belge. La *Nouvelle Société helvétique* cherchait à réveiller le sentiment national, à l'avertir de l'imminence du péril qui menaçait l'Europe entière et particulièrement les peuples des marches franco-allemandes, à lutter contre l'influence pangermaniste qu'une active et sournoise propagande cherchait à répandre. Elle groupait des intellectuels de toutes les régions de la Suisse et, grâce à ses assemblées périodiques, aux relations personnelles qui s'y étaient nouées entre gens de milieux très différents, vous êtes arrivé, aux heures les plus troubles de la guerre, à dissiper les malentendus qui risquaient sans cesse de naître et de renaître entre Suisses de langue, et de races diverses. Vous aviez compris que, pour que les petites nations pussent travailler à sauvegarder ce qui pouvait être sauvegardé de l'esprit européen, il fallait qu'elles affirmassent avec force leur individualité composite.

Je ne vous apprendrai certainement pas que des préoccupations analogues s'imposèrent à la jeunesse intellectuelle belge dans ces années climatériques qui précédèrent la guerre. Nous voyions venir l'orage, nous sentions comme vous la nécessité d'opposer à la montée du pangermanisme une notion solide et cohérente de notre nationalité double, un nationalisme belge en un mot qui ne pouvait avoir rien d'exclusif, qui avait trouvé son fondement historique dans l'œuvre lumineuse et féconde de notre grand Pirenne et qui, par conséquent, eût fixé la place de notre pays dans une Europe harmonieusement reconstituée.

Il faut toujours en rabattre de ses rêves : nous avons, même en ce qui concerne la cohésion nationale, éprouvé bien des déceptions et, à ce point de vue particulier, nous aurions sans doute des exemples à prendre chez vous. Mais il n'en est pas moins vrai que l'effort que notre génération a fait aussi bien en Suisse qu'en Belgique et en France pour concilier un nationalisme nécessaire et l'esprit européen, n'a pas été vain. Chez nous, il a animé la génération de la guerre, il lui a inculqué l'esprit de sacrifice qui a été l'âme de la résistance à l'agresseur.

Vous avez eu, vous, la chance de ne subir ni l'invasion ni l'occupation. De 1914 à 1918 vous avez senti plus d'une

fois passer le vent du boulet, mais vous n'avez jamais été visés ni atteints. Votre neutralité historique est demeurée inviolée et vous en avez connu les avantages et les inconvénients. Vous n'avez pas partagé les ivresses de la victoire, mais ses déceptions vous ont été épargnées.

Oui, les déceptions : cependant, n'avez-vous pas fondé d'abord d'autant plus d'espérances sur la Société des Nations que, dès l'origine, et bien qu'elle soit née des conversations franco-anglo-américaines de l'Hôtel Crillon, elle a été baignée dans une atmosphère genevoise, comme vous l'avez très bien montré dans votre *Esprit de Genève* où une ingénieuse description du fonctionnement de la S. D. N. suit tout naturellement un magnifique tableau de l'humanisme genevois.

Partagiez-vous toutes les illusions qui firent des premières assemblées de la Société des Nations une sorte d'évocation du Congrès de Vienne — le Congrès s'amuse ? Je trouve de prudentes réserves dans vos livres, aussi bien dans votre *Esprit de Genève* que dans l'étude que vous intitulez « *De l'Alliance des Rois à la Ligue des Peuples* », ingénieux parallèle entre la Sainte Alliance et la S. D. N. C'est que vous aviez l'esprit trop lucide et trop informé pour ne pas voir la part de chimères que contenait l'institution wilsonnienne ; mais vous pensiez, comme tous les hommes de bonne volonté de cette époque, qu'il fallait appuyer de tous ses efforts une tentative juridique qui consistait à essayer d'imposer à l'humanité un statut de la Paix. Comme quelques-uns de vos personnages romanesques, vous auriez voulu être dupe, mais vous ne l'étiez pas.

Et puis, en bon Européen clairvoyant, vous aviez vu dès l'abord qu'en étendant au monde entier une conception européenne du droit, on ne pouvait que l'affaiblir.

Et comme nous, ce n'est pas sans angoisse que vous avez assisté à l'échec d'une utopie qui, comme beaucoup d'utopies, aurait pu être féconde, échec qui pèsera longtemps encore sur l'Europe, puisque de grands peuples lointains à qui notre race blanche avait apporté tout au moins les bienfaits

de ses progrès matériels, croient maintenant pouvoir se passer d'elle et contestent la supériorité de notre civilisation.

Mais vous n'êtes pas de ceux qui renoncent à un idéal parce qu'il subit une éclipse. Les bons Européens dont vous êtes passent par des heures difficiles, mais ils n'ont rien à renier de leur passé. Les libertés spirituelles que votre patrie a toujours défendues sont aujourd'hui combattues avec une telle véhémence que quelques-uns de ceux dont la fonction essentielle serait de les défendre arrivent à en douter. Il faut leur montrer qu'ils ont tort.

Dans *Ainsi parla Zarathoustra*, le grand poème philosophique de Nietzsche, le prophète du surhumain, errant autour de sa caverne à la recherche de l'homme supérieur, rencontre celui qu'il appelle son ombre : « Ton danger n'est » pas petit, esprit libre et voyageur, lui dit-il; tu as eu un » mauvais jour, prends garde qu'il ne soit suivi d'un plus » mauvais soir; des vagabonds comme toi finissent par se » sentir bienheureux dans une prison. Vis-tu jamais com- » ment dorment les criminels prisonniers? ils dorment » tranquilles; ils jouissent de leur nouvelle sûreté.

» Garde-toi qu'une foi étroite ne finisse par s'emparer » de toi, une illusion dure et sévère, car maintenant tu es » tenté par tout ce qui est étroit et solide ».

Telle est en effet la tentation de beaucoup de libres esprits de notre vieille Europe; ils se laissent tenter par une illusion dure et sévère, l'illusion de l'autorité, illusion peut-être nécessaire d'ailleurs à certains moments de la vie des peuples. Mais je n'ai pas de crainte : l'esprit échappe à toutes les chaînes; Caliban vainqueur peut bien resserrer les barreaux des prisons, même quand il se revêt d'une sagesse helvétique, Ariel a des ailes. C'est l'impression reconfortante que j'ai éprouvée en relisant vos œuvres.

Discours de M. Robert de Traz

Messieurs,

La manière dont vous recrutez vos nouveaux membres ajoute à l'honneur éclatant que vous leur conférez. Il vous plaît non d'être sollicités, mais de choisir. Un écrivain qui ne se fût pas permis l'ambition d'être des vôtres, qui ne rêvait à vrai dire d'aucune consécration, mais seulement de son œuvre, se voit ainsi convié à siéger dans votre célèbre Compagnie. Comment n'éprouverait-il pas, en même temps qu'une fierté légitime, une reconnaissance mêlée de surprise et de confusion ? Comment ne serait-il pas touché par ce qui entre dans votre geste de générosité et de charmante bonne grâce ?

Aussi je me sens pressé de vous exprimer mes remerciements. A vous en particulier, mon cher Louis Dumont-Wilden qui, en un discours exquis où la cordialité le dispute à l'indulgence, avez expliqué le sens de mon effort. En vous écoutant, je rêvais de mieux justifier dans l'avenir votre compliment de bienvenue : je vous dois ainsi un encouragement précieux en même temps qu'un très agréable plaisir.

Mais je ne veux pas omettre, Messieurs, et dès mes premiers mots, de joindre à ma gratitude personnelle une autre qui me dépasse... L'Académie royale de langue et de littérature françaises présente une physionomie originale. De même qu'elle ne borne pas ses suffrages aux hommes —

ce qui me vaut l'heureuse fortune d'être accueilli par vous en même temps que l'admirable Marie Gevers — de même elle ne se limite pas aux auteurs belges. Les écrivains étrangers que vous appelez à vous savent d'ailleurs — et celui qui vous parle en est persuadé — que votre hommage s'adresse, au delà de leur personne, à leur pays.

Le mien, héritier d'une noble tradition de culture, se voit aujourd'hui le théâtre d'une remarquable activité littéraire; les talents y abondent, les œuvres s'y multiplient. C'est à mes confrères autant qu'à moi que vous avez voulu manifester votre sympathie et marquer votre intérêt. En un temps de divisions et de méfiances, un tel témoignage d'estime offre une haute signification. Oserai-je dire qu'il paraît naturel lorsqu'il s'agit de deux nations qui ont tant de traits communs, tant de raisons de se comprendre et de s'apprécier; deux nations soumises à des risques analogues, attachées par une égale conviction à l'indépendance de l'esprit, aux libertés publiques, à la dignité humaine? C'est avec la pensée de nos ressemblances que je prends place, Messieurs, parmi vous. Je me considère ici comme un délégué de l'amitié.

Mais il est un autre motif qui nous rapproche, un autre motif qui justifie la présence à vos côtés d'écrivains étrangers. Etrangers, le sommes-nous tout à fait puisque nous appartenons avec vous à la grande communauté de la langue et de la littérature françaises? Nous sommes des écrivains français, vous de nationalité belge, nous de nationalité suisse.

Qu'est-ce que cela veut dire? Permettez-moi de vous dédier à ce sujet les quelques réflexions que vous m'avez demandées.

* * *

La littérature française présente au premier regard le caractère d'être homogène et cohérente, fortement axée autour de Versailles ou de Paris. Elle ignore les dialectes, elle se refuse aux provincialismes. Les influences qu'elle

a subies du dehors ne l'ont jamais dissociée, ni même détournée. Littérature d'un Etat que chaque régime tour à tour centralise davantage, où l'unité de la langue et la pureté de la grammaire dépendent en théorie d'une Académie qui détermine les normes nationales du goût. Littérature qui exprime l'homme par rapport à la société, c'est-à-dire en fonction d'un cadre fixe et d'autorités historiques; littérature d'autre part qui tend à définir des règles de civilisation universelle, valables pour tous. Pas de place, semble-t-il, pour les hérésies et les particularismes du réfractaire. Rousseau est dénoncé comme un étranger aberrant; le romantisme n'y atteint pas au degré d'extrémisme où il parvient ailleurs; Baudelaire et Rimbaud font longtemps figures d'isolés, jugés dangereux parce qu'irréductibles.

Et cependant, malgré cette forte cohésion nationale et sociale qui lui a permis de si belles réussites, le génie français a poussé au delà de ses frontières politiques des rameaux involontaires et suscité ou influencé des œuvres excentriques à sa tradition. On a trop longtemps négligé ces variétés adventices, qui prouvent cependant la fécondité du principe originel. On oublie trop que si certaines littératures ont plusieurs capitales — Londres et New-York, Berlin et Zurich, naguère Prague et Vienne, Madrid et Buenos-Aires, Lisbonne et Rio de Janeiro — celle dont le foyer principal demeure toujours Paris peut néanmoins revendiquer des foyers intermittents et accessoires — Bruxelles, Genève, Québec — et revendiquer aussi, à travers l'espace et le temps, des auteurs de toute nationalité qui ont choisi de s'exprimer dans notre idiome.

Cependant ces écrivains à la fois français et étrangers sont si dispersés et disparates qu'il convient, au prix d'un certain pédantisme, d'établir entre eux un classement.

Prenons d'abord ceux pour qui le français est la langue maternelle, au même titre que pour un Bourguignon ou un Normand. On les trouve au Luxembourg, au Canada, à Haïti, à l'Île Maurice et, surtout, en Belgique wallonne et en Suisse romande. Dans ces deux derniers pays de petites littératures se sont constituées, sœurs de la grande, à

laquelle elles doivent des inspirations et des modèles. On aurait tort de les dire provinciales, ou régionales, car elles jouissent d'une autonomie relative, elles expriment une pensée, une sensibilité, des traditions, des mœurs particulières. Néanmoins elles ne cessent jamais de dépendre de Paris, même quand Paris les ignore. Elles viennent s'ajouter comme un affluent tantôt modique, tantôt grossi, parfois en s'y mêlant, parfois sans s'y confondre, au large fleuve des lettres françaises.

Il est difficile dans certains cas, de distinguer où passe exactement la limite — je ne veux pas employer le mot « frontière » — entre les écrivains proprement français et les autres. Certains d'entre eux qu'on voit aujourd'hui incorporés sans conteste dans la littérature de nos grands voisins, n'appartenaient pas de leur vivant à la France politique. Par exemple Saint François de Sales et les frères de Maistre. Par la langue, la culture, les amitiés, ces trois Savoyards se rattachaient à Paris, mais ils figuraient dans une hiérarchie ecclésiastique, diplomatique ou militaire qui les en tenait écartés, et leur souverain n'était pas celui du Louvre ou des Tuileries. Cette différence, insignifiante dans l'Europe d'ancien régime où les questions de nationalité intellectuelle ne comptaient pas, s'est effacée en 1860 seulement. A la méconnaître, toutefois, on risquerait peut-être de se tromper.

Autre exemple qui vous touche de plus près et que vous connaissez mieux que moi. Je le mettrai sous l'autorité de Sainte-Beuve. Dans la première leçon du cours qu'il professa à Liège, en 1848, il s'exprimait ainsi : « Le second monument le plus ancien en date de la langue romane du nord, de celle qui deviendra plus tard la langue française, est sorti d'un monastère du Hainaut : c'est le *Cantique de Sainte Eulalie*. » Et Sainte-Beuve n'hésitait pas à parler à ses auditeurs de leurs « compatriotes Froissart et Commines ». Beaucoup de Français eussent été étonnés de l'entendre.

Et le prince de Ligne, ce grand seigneur autrichien, cet écrivain exquis, il a beau être devenu, par la grâce et le style, un personnage représentatif du XVIII^e siècle français,

vous êtes fondés à le revendiquer et à trouver en lui les traits d'un compatriote. De même nous revendiquons Benjamin Constant quoiqu'il se soit réclamé de la nationalité de ses ancêtres : par sa nature à la fois inquiète et timide, son goût de l'analyse, son libéralisme et son cosmopolitisme invétérés, il est un authentique Suisse romand.

Ces flottements d'un pays à l'autre, ces déplacements de propriété littéraire selon les caprices de l'histoire ou le hasard des destinées peuvent se produire en sens inverse. Calvin, natif de Noyon et qui fut avec Rabelais et Montaigne un des créateurs du français moderne, a quitté sa patrie à vingt-sept ans pour n'y plus revenir; il a vécu à Genève le reste de son âge et y a composé le reste de son œuvre. Il a suscité la vie intellectuelle de son pays d'adoption et influé sur son caractère : les Genevois le considèrent comme un des pères de leur Etat autant que de leur Eglise.

Ainsi le sujet qui nous occupe est-il compliqué, contradictoire. Un autre phénomène s'est produit qui a ajouté à la confusion. Certains écrivains belges ou suisses, Paris les a adoptés parce que leur génie ou leur talent les imposait. En revanche d'autres écrivains, plus modestes ou demeurés chez eux, se sont vus réduits à une notoriété locale, n'ont été connus que dans des cercles restreints. Peu de personnes, en France, ont lu Charles de Coster : tout le monde a lu et admiré votre grand Verhaeren.

Si Jean-Jacques Rousseau et Mme de Staël appartiennent à la littérature française au même titre que Voltaire ou Chateaubriand, que dire d'Amiel, par exemple? Auteur de second ordre, objectera-t-on peut-être. Mais, pour ne prendre que ce petit fait, son *Journal intime* a été traduit en huit langues et a provoqué dans l'Europe entière une bibliographie considérable. Quand un auteur qui écrit en français obtient une telle audience, il appartient aux lettres françaises, même s'il n'a pas vécu à Paris.

Ces décalages de notoriété, ces réputations sur deux plans inégaux posent un problème. Les Belges et les Suisses doivent-ils, sitôt que leurs écrivains dépassent un certain

niveau de talent ou atteignent même au génie, les abandonner à la France et perdre ainsi ces représentants de leur esprit dans la mesure même où ils sont grands ? Doivent-ils les retenir parmi eux et peut-être ainsi les amoindrir ? Quand il y consent, Paris donne aux écrivains venus d'ailleurs une consécration, et parfois la gloire. Mais il arrive que Paris commette sur eux des malentendus parce qu'il méconnaît leurs origines. Que de contre-sens à propos de Rousseau — je m'excuse de le citer encore, mais son cas est le plus important, le plus significatif — si l'on ignore que ses œuvres, apparentées à celles d'autres Suisses, prenaient place dans un mouvement de réaction nationale et que, vu de chez lui, il est moins un révolutionnaire qu'un traditionnaliste.

Au reste le problème que j'indique se pose-t-il encore avec la même acuité ? La critique parisienne accepte maintenant qu'il y ait des écrivains étrangers ; elle les suit et les juge comme les autres ; il lui arrive même de leur savoir gré d'être différents et de fournir ainsi un appoint particulier aux lettres françaises.

Ce progrès, Messieurs, je pense que nous le devons à la génération belge du symbolisme, et c'est là une louange qu'il faut, entre beaucoup d'autres, qu'on lui décerne. La poésie en France s'épuisait en recherches techniques, devenait trop habile, répétait certaines formules romantiques mais privées de la passion originelle, lorsqu'un grand frisson la parcourut tout entière. Il sembla soudain que l'âme s'éveillait. Au lieu de ciseler un sonnet comme la poignée d'une dague, les poètes se mirent à chanter des mélodies, venues de loin, d'une tendresse inquiète, parfois tremblantes et naïves. A l'évidence proclamée succéda le secret murmuré, à l'impassibilité la confiance. Or plusieurs des écrivains qui participèrent à ce renouveau, et parmi les plus éminents, ils étaient des vôtres.

Fallait-il s'en étonner ? Le symbolisme n'est-il pas fait en grande partie d'inspirations et de thèmes essentiellement belges ? Dans cette mysticité qui se souvient de la foi et qui la transpose, dans ce recueillement plein de douceur, aux

mains jointes, je vous reconnais. Je vous reconnais dans ces carillons amortis par la brume, dans ces étangs où flottent des cygnes comme des souvenirs à demi effacés, dans cette forêt d'Ardenne, sauvage et légendaire, où passe dans la rumeur d'un cor je ne sais quel souvenir de Shakespeare. Je vous reconnais dans ces vastes ports aux vergues enchevêtrées, où s'enfièvre la nostalgie d'ailleurs et l'ivresse impérieuse du départ. Dans le désir d'une vie noble et décorative, dans la sublimation des sentiments et l'appel au chevaleresque, laissez-moi vous reconnaître.

* * *

Tenir à nos caractères particuliers et néanmoins nous unir aux écrivains français, nous ranger à leur critique, c'est demeurer fidèles à notre patrie, l'exprimer dans ce qu'elle montre d'original et, en même temps, lui conquérir un plus vaste public. Mais c'est aussi rendre à la France des services utiles et nous acquitter en partie de notre dette envers elle.

Nourris de sa culture, les Belges et les Suisses y introduisent des variations, y ajoutent des œuvres qui augmentent ses richesses. Soucieux de leur indépendance, ils témoignent que la France la respecte et qu'elle ne prétend pas à cet impérialisme niveleur de la race et du langage qu'on voit ailleurs sévir. Ainsi font-ils valoir que quiconque parle français s'exprime dans une atmosphère de liberté. Ah, messieurs, que ce mot, si souvent honni de nos jours quand il n'est pas méprisé, donne de plaisir à qui le prononce ! Il ne s'agit pas de la licence, et un homme qui se veut libre redoute précisément la facilité ou l'anarchie qui l'entraînerait à coup sûr à la servitude. Mais j'entends la permission d'être soi, le goût de la franchise, le refus des consignes et des abdications, le respect de la vérité enfin sans lequel l'esprit ne peut pas vivre. Cette condition que pose l'intelligence française, elle correspond à nos propres exigences, elle est le fondement de notre accord.

J'ajouterai que les Belges et les Suisses, tout en lui étant attachés par le cœur et l'esprit, aperçoivent la France du dehors, sous un angle qui sera peut-être celui de la postérité, laquelle, a-t-on dit, commence aux frontières. Un tel recul nous permet, sans nous laisser troubler par les incertitudes quotidiennes, d'être ses témoins, de lui rendre justice par-dessus les polémiques et de la contempler en un mot dans son éternité.

Un autre rôle nous est encore alloué. Les Wallons et les Romands sont compatriotes des Flamands et des Allemands, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas séparés du germanisme par une barrière politique; ils l'approchent sur leur propre sol et nouent avec ses représentants des rapports de bon voisinage, d'intérêt et d'amitié. Pays de marches intellectuelles et morales, zones d'interprétations et d'échanges, une de nos fonctions est de rendre assimilables les unes aux autres des formes différentes de civilisation, sans toutefois les mélanger.

Je trouve un charme particulier à nos contrées de transition où vous passez en quelques instants d'un monde à un autre; où changent la forme des maisons, l'accent des voix, la couleur des regards, le goût des nourritures. C'est un détail d'abord qui vous étonne, puis un autre qui vous plaît, une expression recueillie au vol, moins encore, une odeur imprévue, un indéfinissable avertissement. Et il vous arrive de vous modifier en avançant parmi ces différences. Vous devenez un peu ce que vous observez, vous entrez dans des raisons, dans des émotions aussi que vous eussiez ignorées sans votre déplacement. Si nos pays sont réduits en étendue, ils trouvent une autre dimension dans cette complexité ethnique, dans ces nuances et ces contrastes spirituels d'où nous tirons une harmonie.

Quand on est le ressortissant d'un Etat « à intérêts limités », selon l'euphémisme de la diplomatie contemporaine, on se voit privé des satisfactions de la force, des ressources du nombre, des prestiges de l'influence. Mais justement parce que nous ne pouvons nous borner à notre propre histoire, nous enfermer dans notre littérature et notre

économie, bref nous suffire à nous-mêmes, nous voilà, par destination comme par nature, voués à la curiosité, au voyage, à la comparaison. L'étranger n'est pas fatalement notre ennemi. Qui sait si, dans l'Europe actuelle, les seuls véritables Européens ne se trouvent pas dans les petits pays ? Est-ce là du cosmopolitisme ? Peut-être, mais je veux donner à ce terme moins une signification de divertissement égoïste et superficiel que d'attention à autrui, d'empressement à le comprendre. Le cosmopolite authentique est à la recherche de l'humanité.

* * *

Sans m'attarder davantage, j'en viendrai maintenant à une autre catégorie d'écrivains français de nationalité étrangère. Si les Belges, les Canadiens, les Suisses, relevant de la même famille linguistique, entretiennent avec les Français des relations de frères ou tout au moins de cousins, ceux dont je vais parler ne prétendent qu'au titre d'alliés. Mais alliés par un mariage d'amour. Il s'agit, en effet, d'auteurs qui ont choisi délibérément le français, quoiqu'il ne fût pas leur idiome maternel. Certains l'ont utilisé pour leur œuvre entière; d'autres ont recouru à lui par engouement, ou pour se faire mieux entendre. Rien ne les rattache les uns aux autres, sauf la parenté d'un langage expressément élu.

Voici par exemple des Anglo-saxons comme Hamilton, Gibbon, Walpole, Beckford, et, plus près de nous, Swinburne et Stuart Merrill. Des Allemands, comme Frédéric II, Leibniz, Grimm, Rilke, des Suisses tels que Béal de Muralt, Meister, Bonstetten. Une Hollandaise devenue Suisse : Mme de Charrière. Des Italiens tels que Marco Polo, Casanova, Goldoni; des Russes aussi différentes que Catherine II et Marie Baskirtcheff; des Grecs comme Moréas; des Roumains comme Panaït Istrati; un Polonais, Apollinaire. Sans compter des Hongrois, des Sud-Américains, des Egyptiens, des Portugais.

Je ne commenterai pas cette énumération où je ne fais figurer aucun contemporain et qu'on pourrait d'ailleurs allonger. Que de célébrités, à titres divers ! Il y a là des souverains et de grands seigneurs, des poètes, des philosophes, des moralistes, des romanciers. Aucune autre nation n'a vu autant d'étrangers se flatter de parler comme elle. Certes, le Français Chamisso a écrit en allemand et le Polonais Conrad en anglais. Mais ces exemples sont peu nombreux et dus au hasard plus qu'à une préférence de l'esprit.

Comblés de gloires autochtones, les Français ne tirent pas assez d'orgueil d'avoir, par leur prestige et leur séduction, suscité hors de leurs frontières tant d'écrivains excellents, et quelques-uns de premier ordre, dont l'ensemble apparaît comme une sorte d'Académie idéale, indépendante des lieux, des dates et des races. Vous avez mieux compris, Messieurs, l'importance de ce fait et vous avez justement voulu l'officialiser. A la liste que je dressais à l'instant ajoutons, en effet, trois personnalités illustres qui furent des vôtres : Mme de Noailles, roumaine d'origine, Francis Vielé-Griffin, qui vint des Etats-Unis, et Gabriel d'Annunzio, Italien.

Comment expliquer un pareil phénomène littéraire ? D'abord par la puissance politique et l'éclat social de la France sous l'ancien régime. Pendant des siècles, grâce au chiffre de sa population, à sa richesse, à l'efficacité de ses institutions, à sa valeur militaire, au rayonnement de ses arts et de ses lettres, à la fertilité de son génie dans tous les ordres, la France a été l'Etat principal en Europe. Elle donnait le ton aux autres, qui apparaissaient, plus ou moins, comme des provinciaux, et parfois des barbares. Au XVIII^e siècle, où son influence atteignit son apogée, le marquis Carracioli, ambassadeur de Naples auprès de Louis XVI, intitula un ouvrage *Paris le modèle des nations étrangères, ou l'Europe française*.

Il était légitime dès lors qu'on s'efforçât de ressembler à ces pourvoyeurs d'idées et de bonnes manières, à ces maîtres du style et du goût. En s'exprimant comme à Versailles, on précisait sa pensée, on affinait ses sens, on

devenait homme d'esprit : à vrai dire, on accédait à la civilisation.

Mais cette excellente école permit aux autres nations de rattraper l'avance qu'avait prise leur éducatrice. Puissantes à leur tour par les armes, enrichies et savantes, elles s'insurgèrent contre son monopole. Sous l'influence de l'idéologie jacobine, puis par réaction contre le despotisme napoléonien, exaltées, enfin, par la révolution romantique, chacune voulut n'être plus qu'elle-même, parler sa propre langue, écouter son seul génie.

Et pourtant, au XIX^e siècle aussi, des étrangers demandent des leçons de culture à ce grand peuple perpétuellement en gésine, lanceur de modes, de théories et de chefs-d'œuvre. Les monarques ne recourent plus au français dans leurs correspondances et leurs mémoires, ni les philosophes dans leurs traités. Mais les conteurs et les poètes continuent de l'employer avec dilection, afin de s'illustrer mieux autant que pour s'exercer à une perfection nouvelle.

Ils apportent à notre littérature, rendue ainsi plus bigarrée, tantôt un parfum d'Orient, une pureté grecque, un souffle chaud d'Afrique; tantôt une inquiétude, un mystère, une mélancolie du nord; ou bien une grâce slave mêlée de fantaisie un peu sauvage. Et ils reçoivent en échange une sécurité grammairienne, un verbe indiscutable, le compagnonnage de grands artistes, la possibilité de s'accomplir tout à fait.

Sans doute l'empire du français a diminué de nos jours. L'anglais l'emporte pour l'utilité commerciale, l'allemand est parlé davantage. Dans un monde en proie aux nationalismes jaloux, plein de virulences sommaires, de partis pris haineux, où la masse écrase la personne, où l'intelligence est suspecte, la mesure décriée et la politesse compromise, comment s'étonner que le français soit battu en brèche ?

Mais nous à qui il appartient, qui lui devons, avec la tournure même de notre réflexion, un magnifique patrimoine littéraire, qui avons fait de son étude et de son emploi notre préoccupation majeure, nous affirmons notre

foi en sa pérennité. Ecrire dans la langue de Pascal et de Racine, de Stendhal et de Barrès, ce n'est pas seulement gagner en lucidité intellectuelle, en variété de sentiment et en force d'expression. C'est s'obliger à être vrai et parfois à être court, c'est détester l'emphase du style et l'impropriété des termes — ces involontaires mensonges; c'est articuler la pensée, ponctuer le discours et le rendre persuasif; c'est refuser de distinguer entre le fond et la forme, également nécessaires; c'est éclairer sans éblouir et aller loin sans se perdre; c'est sous-entendre le mystère en harmonisant des timbres subtils, des rythmes nombreux, et ne pas tout dire afin de mieux s'exprimer. Langue de l'essentiel et de l'achevé, servante incorruptible de l'esprit, témoin de l'homme et son consolateur.

Ces hautes vertus, l'Académie de Berlin les avait louées avant nous quand elle couronna, en 1783, le fameux manifeste de Rivarol. La vôtre, Messieurs, par ses deux sections de littérature et de philologie, les célèbre et les cultive à son tour. En accueillant des auteurs de toute nationalité, vous proclamez l'universalité de la langue française, vous rendez hommage à une tradition séculaire et vous aidez à la perpétuer. Rôle utile, rôle considérable que vous êtes bien dignes de remplir. Et quiconque est convié parmi vous souhaite, à votre contact et selon votre exemple, mériter toujours mieux l'incomparable privilège de s'appeler, quelle que soit sa patrie, un écrivain français.

CHRONIQUE

ELECTIONS

En sa séance du 10 décembre, l'Académie a élu en qualité de membre étranger, au titre littéraire : M. Garcia Venturo-Calderon (Pérou); au titre philologique : M. Giulio Bertoni (Italie).

LE BUREAU

En sa séance du 12 novembre, l'Académie a désigné, pour remplir les fonctions de directeur en 1939, M. Albert Mockel; pour les fonctions de vice-directeur, M. Maurice Wilmotte.

COMMISSION ADMINISTRATIVE

L'Académie a désigné pour faire partie, avec les membres du Bureau, de la Commission administrative : MM. Gustave Charlier et Georges Marlow.

LES PRIX

En sa séance du 10 décembre, l'Académie, adoptant les propositions du jury composé de MM. Valère Gille, Albert Mockel et Charles Plisnier, a décerné le Prix Emile Polak à M. Roger Bodart.

CONCOURS

L'Académie a ainsi formulé le programme des concours de 1941 :

I. On demande un recueil de contes ou de nouvelles.

II. On demande une étude sur le parler d'une localité de la Belgique romane (grammaire, lexique, noms de personnes et de lieux).

ou une étude sur un groupe important de phénomènes linguistiques dans une région de la Belgique romane.

OUVRAGES REÇUS

Louis MICHEL. — *La linguistique de Ferdinand Brunot et l'enseignement de la langue française*. Bruxelles, Revue des Langues vivantes.

H. GLAESNER. — *Juste-Lipse et Guillaume de Vair*. *Revue belge de Philologie et d'Histoire* 1938.

Nicolas ADONTY. — *Samuel l'Arménien*. Mémoires in-8° de l'Académie Royale, 1938.

Ivan DELATTE. — *La vente des biens nationaux dans le département de Jemappes*. Mémoires in-8° de l'Académie Royale. Bruxelles, 1938.

Frans HELLENS. — *Contes choisis*. Bruxelles, Van der Linden.

Jean MILO. — *L'étang de Marbourg*. Roman. Bruxelles, Edit. Labor, 1938.

Cyrille GEERINCK. — *L'étang bleu*. Poèmes. Bruxelles, Ed. Vermaut, 1938.

Comte H. CARTON DE WIART. — *Souvenirs littéraires*. Paris-Bruxelles, Ed. Durendal, 1938.

Jean DE BEUCKEN. — *Un portrait de Vincent Van Gogh*. Liège. Ed. du Balancier, 1938.

Paul LAMBERT. — *Le persécuté muet*. Paris, Denoël, 1938.

Louis LEYDER. — *Le Roi Albert*, Paris, Plon, 1938.

Joseph BOLLERY et Frans MULLER. — *Un séjour ignoré de Verlaine en Belgique*. La Rochelle, Cahiers Louis Bloy, 1938.

J. HAUST. — *La Philologie wallonne en 1937*. Bulletin de la Commission royale de Toponymie et Dialectologie. Extrait. 1938.

J. HAUST. — *Les noms du Cloporte en Belgique romane*. Même Bulletin. Extrait, 1938.

J. HAUST. — *Glossaire philologique du tome III des Régestes de la Cité de Liège*, édité par Em. Fairois. Liège, Ed. de la Commission Comm. de l'Histoire de l'Ancien Pays de Liège, 1938.

Jozef CORNÉLISSEN. — *Idiotikon van het Antwerpsch Dialect*. Bijvoegsel. ze deel. Bruxelles, Académie royale flamande, 1938.

TABLE DES MATIÈRES

Communications

Gustave VANZYPE. — <i>Henri Nizet et « Les Béotiens »</i>	5
Maurice WILMOTTE. — <i>Un oublié : Félix van Hulst (1799-1872)</i> ..	25

Discours

L.-P. THOMAS. — Ferdinand Brunot	17
L.-P. THOMAS. — Gabriele d'Annunzio	29 20
Valère GILLE. — A la mémoire d'Anna de Noailles.....	33
Gustave CHARLIER. — Réception de M. Servais Etienne.....	37
Servais ETIENNE. — Discours de réception.....	44
Valère GILLE. — Réception de M. Charles Plisnier	53
Charles PLISNIER. — Discours de réception.....	60
Georges MARLOW. — Réception de Mme Marie Gevers.....	87
Marie GEVERS. — Discours de réception.....	93
Louis DUMONT-WILDEN. — Réception de M. Robert de Traz..	104
Robert DE TRAZ. — Discours de réception.....	115

Elections

Mme Marie Gevers, MM. l'abbé Bastin, Servais Etienne et Robert de Traz	21
MM. Giulio Bertoni et Gracia Ventura Calderon	127

Prix

Prix Beernaert	22
Prix Emile Polak	127

Le Bureau

Constitution du Bureau pour 1939	127
--	-----

La Commission administrative

Désignation des membres pour 1939 127

Concours

Résultat du concours pour un recueil d'essais..... 22

Programme des concours de 1941..... 127

Divers

Les encouragements à la Littérature..... 22

Ouvrages reçus..... 23 et 128

